

Dans les silences magnifiques de Koltès

Au Théâtre de la Colline, « Combat de nègre et de chiens » est porté par la mise en scène de Michael Thalheimer

Théâtre

Il y a des spectacles qui vous embarquent dès le lever de rideau et ne vous lâchent plus.

Combat de nègre et de chiens, de Bernard-Marie Koltès, qui se joue au Théâtre de la Colline, à Paris, dans la mise en scène de l'Allemand Michael Thalheimer, est de ceux-là. Il fera date. Depuis Patrice Chéreau, dans les années 1980, l'auteur français, mort à 41 ans en 1989, a très rarement été monté avec autant de force. La mise en scène implacable de Thalheimer conduit là où voulait aller ce grand admirateur de Conrad qu'était Koltès : au cœur des ténèbres.

Le metteur en scène allemand, que l'on a découvert à Paris en février avec *Die Ratten* (Les Rats), de Gerhart Hauptmann, possède un art rare au théâtre : celui du silence. Après avoir dévoilé l'impressionnante première image de

son spectacle, il laisse s'écouler quelques longues minutes totalement silencieuses, qui installent d'emblée l'atmosphère de peur, de danger, de perte qui empreint la pièce, longue nuit de théâtre comme les aimait Koltès, où se joue le destin de quatre personnages.

Leur rencontre, si l'on peut dire, tant la pièce orchestre l'impossibilité de cette rencontre entre Blancs et Noirs, entre hommes et femmes, prend place sur le chantier désaffecté d'une grande entreprise française, quelque part en Afrique de l'Ouest (« *du Sénégal au Nigeria* », indique Koltès au début de sa pièce). Là ne restent plus que Horn, le chef de chantier au seuil de la retraite, et Cal, un ingénieur d'une trentaine d'années. Il y a aussi Léone, que Horn vient de ramener de Paris. Elle était femme de chambre, dans un hôtel à Pigalle. Horn lui a promis l'Afrique – les feux d'artifice dans la nuit d'Afrique. Alors elle est venue.



Cécile Coustillac rend sensible le moindre frémissement de Léone, à chaque station de son chemin de croix. ELISABETH CARECCHIO

Et puis il y a Alboury, le Noir qui a réussi à s'introduire dans ce lieu clos, protégé par des gardes, véritable citadelle assiégée, à l'image de l'ensemble du monde blanc, occidental. Il vient réclamer le corps de son frère, mort mystérieusement la nuit précédente. Son arrivée va servir de catalyseur à cette longue nuit qui mènera les trois Blancs dans les ténèbres : Cal, le déraciné qui appelle les Noirs « *toubab* » et les femmes « *bébé* » (« *Pourquoi donnez-vous à tout le monde des*

noms de chien ? », lui demandera Léone), Léone, la fille sans vie, prête à s'offrir tout entière à l'Afrique pour en trouver une, et Horn, le vieil homme impuissant, exemple parfait du raciste ordinaire et bonhomme.

Koltès s'est toujours défendu d'avoir écrit une pièce sur le néocolonialisme, malgré le titre de sa pièce, qui dit explicitement les choses. La mise en scène de Michael Thalheimer évite magistralement le discours sur la violence raciale. C'est

par sa densité, sa force concrète, qu'elle rend justice à l'écriture de Koltès, qui fait que les choses sont là, sans commentaire, dans leur mystère, leur opacité et leur dimension tragique.

Dans la haute scénographie on ne peut plus s'offrir d'Olaf Altmann, univers mental de nuit et d'enfermement, Thalheimer démultiplie le rôle d'Alboury en une sorte de chœur de dix comédiens noirs. Idée géniale : cette présence, ces corps hantent le spectacle, ils repré-

sentent toute la part fantasmatique du Blanc assiégé, et le mystère d'une Afrique que le Blanc ne pénètre pas.

Ce *Combat* advient dans toute sa force sauvage grâce à quatre acteurs incroyables, chacun dans son genre. Charlie Nelson, qui, avec son côté humain, trop humain, a l'intelligence de ne pas faire de Horn un salaud ; l'Allemand Stefan Konarske, sorte d'Iggy Pop du théâtre, en Cal bestial, fragile et carnassier ; Jean-Baptiste Anoumon,

Alboury de très grande classe ; enfin, Cécile Coustillac, qui rend sensible le moindre frémissement de Léone, à chaque station de son chemin de croix.

Comme le remarquable dernier film de Claire Denis, *White Material*, *Combat de nègre et de chiens*, version Thalheimer, n'est pas un spectacle politique. Pas directement, en tout cas. Il établit, de manière totalement incarnée, une sorte de constat des ravages irrémé-

Une atmosphère de peur, de danger, de perte empreint la pièce, longue nuit de théâtre comme les aimait Koltès

diabiles produits par le colonialisme, mais du côté des Blancs : ravages creusés dans la conscience occidentale par l'impossibilité d'aller vraiment à la rencontre du continent noir, ravages du non-dit et de la mauvaise conscience.

Rarement on aura ressenti aussi fort cette impression que peut avoir un Blanc de se dissoudre dans une Afrique incompréhensible, que dans ce spectacle qui s'achève de manière aussi saisissante qu'il avait commencé, alors que tout est perdu, Horn lance son feu d'artifice dans les ténèbres. S'accrochant à la bonne vieille illusion occidentale, alors que la vraie poésie est là, à quelques pas, dans la nuit d'Afrique ■

Fabienne Darge

Combat de nègre et de chiens, de Bernard-Marie Koltès. Mise en scène : Michael Thalheimer. Théâtre de la Colline. 15 rue Malte-Brun, Paris 20^e. Tél. 01-44-62-52-52. Du mercredi au samedi à 20 h 30, dimanche à 15 h 30, mardi à 19 h 30. Jusqu'au 25 juin. De 13 € à 27 €.